

Première "Journée de rencontre des jeunes chercheurs"

Association Belge des Africanistes (ABA)

Universiteit Gent, le 25 avril 1998

L'Association Belge des Africanistes / Belgische Vereniging van Afrikanisten, a organisé, pour la première fois, une journée de rencontre destinée à de jeunes africanistes, doctorants ou jeunes docteurs qui ont, ainsi, l'occasion de se rencontrer entre eux au-delà de leurs universités respectives, et de rencontrer des chercheurs plus chevronnés sur des thèmes de recherches qu'ils partagent. Luc François (RUG) et Baudouin Janssens(ULB) ont coordonné la journée de Gent et préparé les textes qui vous sont présentés ici. A ces textes, il faut joindre les souvenirs de la journée elle-même: échanges de fraîcheur et d'expérience, ouvertures interdisciplinaires se sont conjugués dans l'enthousiasme et ont incité le concepteur de la journée, Baudouin Janssens, à penser immédiatement à la Journée suivante. Et, au sein de la BVA/ABA, nous pensons, avec lui, à sa préparation et lançons, dès à présent, appel aux candidatures dans les différentes universités ...

Impossible, donc, d'oublier la qualité de la première de ces journées. C'est avec reconnaissance que l'Association a accepté l'hospitalité d'Afrika-Focus pour y publier les textes des conférenciers, linguistes, anthropologues, historien, archéologue.

Tom De Meester, avec verve et rigueur analytique, a décortiqué pour nous les "fantaisies juridiques" auxquelles l'administration coloniale se livrait, au Congo, pour tenter de réconcilier les contradictions liées à la nationalité des Congolais dans un contexte où l'union des colonisateurs et des colonisés devait se faire sans perte de distinction. De Meester, en socio-historien, montre, en filigrane des contradictions juridiques, les oppositions sociales, ethniques et raciales qui s'entrecroisent, à la fois dans la réalité et dans les discours de l'administration coloniale.

L'exposé d'Ellen Horvath et Ngo Semzara Kabuta a été mené de telle sorte que les arcanes de la syntaxe des locatifs substitutifs en Ciluba, l'une des quatre langues principales du Congo parlée dans les deux provinces du Kasayi, ont fasciné l'auditoire, même non spécialisé.

Hein Vanhee discerne, dans les développements récents des Eglises du Congo occidental, une continuité structurelle entre ces cultes et les cultes territoriaux anciens. Au cours du siècle écoulé, il semble, en effet, que les Kongo, après une période d'hostilité à l'égard des missionnaires, se soient construit, à partir de leur culture propre, les moyens de composer avec le colonialisme et la modernité. Dans cette région, la vie religieuse locale contrôle, à travers des rituels qui réapproprient les transformations, les relations entre la société kongo d'aujourd'hui et le monde surnaturel.

Chez les Dasanetch d'Ethiopie, comme chez bien d'autres peuples, la maladie et la stérilité sont considérées comme le symptôme et la conséquence d'une rupture entre la personne, la société dont elle participe et le cosmos. Les rites de guérison, quant à eux, traduisent en action la vision du monde et les conceptions de la personne propres à chaque société où ils sont pratiqués. C'est à une vision dasanetch du monde que nous introduit Yvan Houtteman à travers l'analyse des étiologies et des thérapies.

Les rituels mahamba que pratiquent, quant à eux, les Luvale de Zambie, sont accomplis, eux aussi, en vue de restaurer un équilibre dynamique que menacent la maladie, la stérilité, l'échec, la folie ... Hommes et femmes peuvent prendre part à ces rituels à la fois religieux et thérapeutiques. Boris Wastiau traite ici d'un nombre de pratiques symboliques et de formes d'art que les Luvale ont développées dans le cadre des rituels mahamba.

Formes simples, rondes et symboliques, parfois lourdes de sens autant que de boissons, les Calebasses sont aussi auréolées d'un mystère dû plus prosaïquement aux problèmes de conservation. Aucune trace matérielle de ces fruits n'a pu être retrouvée jusqu'aujourd'hui par les archéologues. La linguistique historique permet de retracer l'évolution de différents mots désignant les Calebasses. Celles-ci cependant, parce qu'elles varient autant dans leurs formes que dans leurs usages et donc dans leurs dénominations, ne se laissent pas saisir facilement par les linguistes. C'est à travers les méandres d'une enquête complexe qu'Annelies Bulkens nous tient en haleine jusqu'à la conclusion: il y a 4 à 5.000 ans, une population de parler proto-

bantou utilisait un type de Calebasse pour y conserver des liquides. Elle émet des hypothèses quant à la dispersion linguistique du terme servant à la désigner. Mais l'auteure reste prudente: aujourd'hui, sur la base des seules données linguistiques, impossible de conclure quant à la domestication ancienne des cucurbitacées. Le périple d'Annelies Bulkens nous ouvre, nous seulement à une linguistique historique rigoureuse, mais aussi à la complémentarité des disciplines.

Philippe Lavachery nous fait partager sa passion pour "les profondeurs de l'humanité que seule, en Afrique, l'archéologie nous permet de découvrir au-delà de ce que les traditions orales peuvent nous apprendre". Les fouilles réalisées dans l'abri de Shum Laka, au Cameroun, ont permis, pour la première fois, d'établir une séquence chronoculturelle pour ce berceau des langues bantoues qu'est la région des Grassfields. Au cours de son exposé, il nous a montré comment l'archéologie permet d'étayer des hypothèses quant au mode de vie de populations dont les fouilles restituent les seuls témoins.

Se confronter à d'autres cultures porte à la découverte de sa propre identité. Il va de même des langues. Ainsi, le banal adjectif, que Jean Baka soumet à la comparaison entre langues bantoues, français et anglais, sort de l'ombre. Les critères de distinction entre adjectif et substantif, en effet, s'effondrent. Seul devrait subsister, nous démontre l'auteur de l'article, le critère sémantique de définition. Ce voyage à travers les langues bantoues nous en apprend sur la logique de notre propre langue.

Le lecteur jugera bien mieux de l'intérêt de textes en les lisant, passant d'une langue à l'autre comme ce fut fait à Gent dans la collaboration, le désir de partager des connaissances et de multiplier les points de vue. Trois passions communes aux participants: l'humain, l'Afrique, le désir de connaître, passions qui les poussent au travail et nous poussent à rester, avec eux, prêts à tous les nouveaux développements de la recherche en sciences humaines. Ces passions devraient sans problème nous porter vers la prochaine "Journée des Jeunes Chercheurs" de la Belgische Vereniging van Afrikanisten/Association Belge des Africanistes, en 1999.

Danielle de Lame

*Présidente BVA/ABA
Musée royal de l'Afrique centrale,
B-3080 Tervuren*